36e ANNEE (4e SÉRIE) N° 53 18 SEPTEMBRE 1919

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ **15 francs à l'Édition complète. 10 — à l'Édition partielle.**

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Louis VEUILLOT [1]

(Onzième et dernier article)

Sommaire. — L'année 1874 et la préparation de la République. — Première attaque d'apoplexie. — Campagne contre le *Figaro*. — En concurrence avec Dumas fils. — Les élections de 1876. — Une phrase célèbre qui n'a pas été écrite. — Travaux littéraires. — Les menées anticléricales de 1877. — Sur la mort de Thiers. — Victor-Emmanuel et Pie IX. — Audience de Léon XIII. — La grande épreuve : trois années d'impuissance. — Mort le 7 avril 1883.

I. — L'Assemblée nationale en acceptant le septennat de Mac-Mahon avait décrété le provisoire. Elle se complaisait dans cette indécision et n'entendait ni se constituer ni se dissoudre. Assemblée monarchiste, mais profondément divisée, qui ne sut jamais vouloir, et qui, n'écoutant que ses animosités, et non les principes ni les intérêts du pays, préféra aboutir à la République, — qu'elle redoutait.

La France, elle, exige une constitution définitive. Il faut choisir. M. de Broglie veut imposer la République septennale ; il est renversé par l'extrême droite (17 mai 1874), et remplacé par le ministère de Cissey, incolore et sans prestige. Le 15 juin, Casimir-Périer obtient l'urgence en faveur d'une motion par laquelle l'Assemblée s'engage à établir une constitution républicaine, par 345 voix contre 341. Le comte de Chambord s'émeut, il presse tous les bons citoyens de se rallier « confiants » derrière la Maison de France « sincèrement, loyalement réconciliée. » L'*Union* qui publie ce document est frappée d'une suspension de quinze jours :

— Décidément, conclut Louis Veuillot, nous sommes en République.

M. Lucien Brun monte à la tribune et adjure ses collègues de se prononcer en faveur de la monarchie. Il n'est pas écouté. Casimir-Périer reprend son projet ; on le repousse. Les républicains exigent la dissolution : elle leur est refusée par 375 voix contre 332 (24 juillet). La Chambre ne sait pas ce qu'elle veut, et, pour se donner le temps de réfléchir, elle s'ajourne au 30 novembre. Mais il est clair que la solution monarchique perd ses chances.

Louis Veuillot, miné par le travail, promène sa mauvaise santé à Plombières, puis à Evian. Sa fille Luce l'accompagne et réjouit sa vie du plus suave baume filial ; mais, comme le lui mande Arthur Loth, il « souffre du mal de l'Eglise, de l'ignominie du temps, de la bassesse des hommes... Vous avez l'âme affectée, en grand chrétien. » (31 juillet 1874).

Les événements d'Espagne aussi le préoccupaient. Don Carlos, le prince légitime, avait tenté une restauration monarchique et franchi les Pyrénées avec 80.000 hommes (15 juillet 1873). Il échoua. Castelar, qui avait pris la présidence de la République, fut usé en moins d'un an, et Serrano, un aventurier, lui succéda par le droit de la force. Au mois de septembre 1874, une note officielle annonçait qu'un ambassadeur de France irait bientôt saluer Serrano à Madrid, Serrano, c'est-à-dire la Révolution prenant la place du pouvoir légitime, protecteur de l'ordre, de la société, de l'Eglise. Le polémiste, qui avait un culte pour Don Carlos, éclata et fut terrible. Il écrivit :

« Nous avons dit un jour, croyant à peine exagérer, que le triomphe de la Révolution serait d'aller prendre son dictateur au bagne. Car un homme qui aurait fait sa peine ne serait pas assez pur : il aurait fait preuve de subordination, de justice et de conduite. Un *galérien en exercice*, c'est cela, et celui-là, qui pourrait abolir d'un coup tous les préjugés. La Révolution a trouvé mieux. Elle a été prendre son homme au lit, — un lit de service. — En France, on l'appellerait Monsieur Alphonse...

« On plaindra le loyal Mac-Mahon d'avoir à recevoir un pareil camarade de chambrée. Ce qui est certain, c'est que le Bayard des temps anciens n'eût pas consenti à trinquer avec lui. — Bois tout seul ton vin d'Espagne, ribaud, et va conter ailleurs tes escapades qui font rougir un chevalier. »

Cet article parut le 6 septembre, alors que Serrano, avec son groupe, n'était pas encore reconnu comme gouvernement. Il était dur, mais si la presse ne fût pas restée encore soumise à l'état

[1] Voir l'*Ami* du 6 août 1914-3 avril 1919.

de siège, aucun tribunal ne l'eût condamné. Le ministère suspendit l'*Univers* pour quinze jours. Ses lecteurs s'en émurent, les journaux républicains au contraire « montrèrent leur amour pour les Madrilènes. » La *République Française* osa pourtant une protestation, qui lui valut un *communiqué*. Elle trouva néanmoins que l'*Univers* exagérait et qu'il obtenait du succès parmi « la canaille littéraire. » Louis Veuillot lui montra que si les articles de la *République Française* n'étaient pas lus, c'est qu'ils « manquaient d'ailes. » — « Des jambes même ne suffisent point, et le trot de l'article qui n'a que des pattes, diffère peu de celui du simple vers. Ayez des ailes, sévères anonymes de la *République Française*, et vos articles seront lus non seulement de la « canaille », qui ne manque point de goût naturel pour vos pensées, mais encore des honnêtes gens. Ainsi se fit lire Proudhon : il avait de l'aile... Il est certain que vos articles étudiés, gourmés, sentencieux et prétentieux, sont dépourvus de cette qualité. C'est votre chagrin. Il est juste. Vous en jouirez toute votre vie. »

Les articles qui ont de l'aile « courent, arrivent, flamboient. Ils découvrent ce qu'on ne voulait pas montrer ; ils montrent ce qu'on ne voulait pas voir, et de toutes parts on dit : C'est bien cela ! Ils portent sur leur aile un mot vengeur, qui est au même moment partout. Il y a des rugissements, des rougeurs, des têtes qui se baissent, des épaules altières qui se courbent, et la conscience humaine est soulagée.

« Ce sont des articles imprudents, parfois ils attirent la foudre : celle d'en bas. L'homme qu'elle vient frapper bénit sa plume et regarde avec un fier contentement sa main blessée. »

Ses articles avaient « de l'aile » et « flamboyaient » toujours. A peine s'est-il remis au travail qu'une autre affaire grave le sollicite. L'Italie s'est plaint que l'*Orénoque* demeure comme une menace dans les eaux de Civita-Vecchia. Notre ambassadeur, M. de Corcelle, est chargé d'amener le Pape, par persuasion, à en demander le rappel. Pie IX se borna à répondre au gouvernement du Maréchal, non sans fierté, que n'ayant pas demandé l'*Orénoque* il ne prétendait pas le retenir. Mac-Mahon prétextant que le droit international ne permet pas le séjour en permanence d'un navire étranger dans les ports, le fit rentrer. Louis Veuillot bondit et écrivit un autre article non moins « flamboyant » le 30 septembre :

« Maurice, marquis de Mac-Mahon, d'une famille antique, catholique de tout temps, gentilhomme sous la monarchie, duc d'un nom de bataille et maréchal sous l'Empire ;... Mac-Mahon à qui personne dans le monde ne reproche une félonie, et qui a l'immense honneur d'être avec Pie IX l'homme public le plus honnête de son temps ; Mac-Mahon enfin, dans sa vieillesse, dans sa splendeur et dans sa force, a donc écrit à Pie IX, chef de l'Eglise du Christ, désarmé, dépouillé et environné d'ennemis furieux, qu'il retirait d'auprès de lui la dernière ombre visible de la main de la France, placée là par Adolphe Thiers...

« Cela est arrivé dans le même mois que M. le maréchal de Mac-Mahon reconnaissait le gouvernement de M. le maréchal Serrano... »

Le 13 octobre paraissait à l'*Officiel* une note déclarant que le départ de l'*Orénoque* « n'implique aucun changement dans les sentiments de dévouement et de sollicitude de la France envers Sa Sainteté. »

La Chambre rentra le 1er décembre 1874, elle entendit un Message confiant qui se félicitait du calme et de la prospérité du pays : « Rien ne dit mieux qu'on ne voit rien à faire, » écrit le polémiste, navré de constater que les espérances s'éloignent du rétablissement de la monarchie. De fait, le 30 janvier 1875, une motion de M. Henri Wallon est votée qui, par 353 voix contre 352, fait proclamer la République, — à une voix de majorité. Quatre semaines après, la République était constituée, le général de Cissey quittait sa faction, et le Maréchal confiait le pouvoir à M. Buffet.

« Vous êtes prisonniers de vos alliés de gauche, dit alors Eugène Veuillot aux républicains libéraux. Le seul vainqueur d'hier, c'est la Révolution ! » (24 février). Parole admirablement juste et comme prophétique, car depuis cette époque les libéraux n'ont cessé d'être les prisonniers de la gauche et d'en passer par toutes ses exigences.

De son côté Louis Veuillot juge ainsi le nouveau ministère : « Le cabinet se compose de ministres anciennement monarchistes qui deviennent républicains, et de ministres anciennement républicains qui promettent de se conduire en monarchistes. » Mais il encourage M. Buffet dans sa rude tâche de résistance à Gambetta ; il le félicite sans réserve d'avoir obtenu de la majorité la loi qui permet l'érection de la basilique de Montmartre ; il le loue de ses efforts en faveur de l'enseignement supérieur.

Le 15 mars, Mgr Dupanloup réclame la liberté de l'enseignement, il est conspué par la gauche. Il remonte à la tribune le 30 mai, la Chambre lui est favorable. La bataille s'engage le 7 juin et la France assiste avec une inquiétude poignante au duel oratoire entre l'Evêque d'Orléans et Jules Ferry. Celui-ci est battu. L'enseignement supérieur sera libre, mais Mgr Dupanloup doit, sur la demande de M. Wallon, ministre de l'instruction publique, se résigner à l'établissement d'un jury mixte [1]. Le vote final, enlevé le 12 juillet par 316 voix contre 266, provoque l'enthousiasme de Louis Veuillot :

« Après une attente de trente-sept ans, plus d'une fois presque découragé, il nous est donné de voir ce que nous avons toujours dit être le moyen humain le plus assuré de la résurrection et du salut... Le principe est acquis, conquis, proclamé, reconnu. Il faudra des combats, des sacrifices, une longue patience, comme il en a déjà tant fallu.

[1] Voir *Ami* 1908, p. 241-251.

Les efforts et les sacrifices seront faits, la patience sera fournie...

« Rendons un juste hommage à Mgr l'Evêque d'Orléans, et à MM. Chesnelong et Lucien Brun, qui ont été les héros de cette dernière campagne. »

II. — Ses préoccupations politiques ne le détournaient point de la littérature, sa « chère Pétronille, » ainsi qu'il aimait à l'appeler. Comme ceux qui vieillissent, il se complaisait à rappeler ses souvenirs d'autrefois. Une figure surtout l'avait frappé, lorsqu'il était jeune, figure vénérable et douce, encore qu'un peu hautaine, M. Guizot. Il la peignit en quelques traits, quand disparut l'ancien ministre de Louis-Philippe. Il le montra Président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, toujours digne, patient, de bonne humeur, et, dans le cadre familial, plein de respect pour sa vieille mère, de tendresse sérieuse et grave pour ses enfants : « Cet homme si simple dans une fortune si haute, à mes yeux alors si justifiée, me semblait vraiment grand. Je ne me lassai pas d'admirer sa belle physionomie, son air libre, la clarté de sa parole, la promptitude de ses décisions. J'étais chargé de lui porter le mouvement des journaux du matin et de rapporter ses réponses pour le ministère de l'intérieur. Elles m'éblouissaient. » Un moment il aurait juré que l'éminent homme d'Etat deviendrait catholique. Mais, et c'était là un de ses points faibles, M. Guizot « avait oublié d'étudier la religion. » Pour lui c'était un élément social du passé, très encombrant, qu'on pouvait simplifier et même supprimer dans l'Etat nouveau. De là aussi les idées qu'il s'en formait, « fausses, médiocres et basses. » « C'est un point sur lequel l'homme d'Etat ne se trompe pas impunément... » (22 septembre 1874).

On pressait Veuillot de faire de sa *Vie de Notre-Seigneur* une édition de luxe avec des illustrations de choix, mais l'éditeur le priait d'y ajouter une étude sur *Jésus-Christ continué*. Il s'y mit avec toute sa foi, toute son ardeur religieuse ; mais, le 15 octobre 1874, comme il travaillait avec entrain dans son cabinet de la rue de Varennes, il ressentit soudain un choc intérieur : c'était une attaque. Le cerveau demeurait lucide, mais le corps succombait à la première défaillance. Il mesura aussitôt toute l'étendue de la catastrophe :

— Mon Dieu ! dit-il, j'accepte le mal avec toutes ses conséquences !

L'homme de foi se montra admirable. L'attaque fut bénigne cette fois, il recouvra même à plusieurs reprises toute sa vigueur d'esprit, et mena encore de vaillantes campagnes ; mais il était touché.

Le 3 décembre suivant, sa fille Agnès épousait le commandant Pierron, qui avait écrit de solides études militaires dans l'*Univers* et de qui il disait : « Il est loyal comme une épée bénie, et je l'appellerai presque un prêtre de l'épée. » Ce fut pour lui une grande épreuve, il restait seul. Au départ il parut vaillant, mais il était brisé. Il écrivait quatre jours après à sa fille : « Il est vrai, chère enfant, que ce petit coin auprès de la fenêtre n'étant plus rempli, tout est vide... Cependant je suis content, parce que je crois au commandant. Dieu remplira le vide. Luce me l'a dit. Je suis allé la voir tout seul. Nous avons bien causé de toi, de vous, et je me suis senti assez fort. Que le moment qui a suivi ton départ jeudi soir a donc été dur, et combien j'ai cru que je n'avais plus rien ! Eugène a compris cela, et il est venu nous voir. »

Les médecins l'envoient à Arcachon. Sur son chemin il ne rencontre que des amis tendres et dévoués : un docteur, M. de Bonneval, qui veut le guérir de sa névrose ; M^me^ Compans, une amie pleine d'affection délicate et joyeuse ; l'abbé Corbini, curé de Pauillac, très fier de l'avoir chez lui ; Mgr de la Bouillerie, et une foule d'autres. Sa sœur Elise se fait sa garde-malade, et quand elle le ramène à Paris à la mi-février, il n'est pas rétabli, car il ne peut écrire son article sur Dom Guéranger qui vient de mourir. Il le désirait vivement cependant, car il confiait à sa sœur : « Il y a des choses que Mgr Pie ne dira point dans son oraison funèbre, parce qu'il les ignore, d'autres qu'il taira par prudence : moi je dirai tout ! » Cet article rêvé, voulu, hélas ! il ne pourra jamais l'écrire. Son cœur toutefois était en meilleur état que sa tête, car il continuait à tracer pour ses amis des lettres ravissantes. Madame Volnys, elle-même gravement atteinte, lui mandait : « A-t-on raison d'aimer une âme comme la vôtre : une âme qui rend la vie aux morts ! » (14 janvier 1875).

Au premier beau jour il entreprend une promenade dans le bois de Boulogne. « Il faisait assez beau, assez doux, assez gris, » mande-t-il à M^me^ Pierron. « Je me suis trouvé seul et triste. J'étais bien avec toi, mais tu n'étais pas avec moi. O beaux jours passés !... L'arbre de l'avenue de l'Impératrice, solitaire et fait comme une lorgnette plantée sur le petit bout,... m'a reconnu dans mon fiacre désert : — Ah ! pauvre homme, me dit-il, tu as donc aussi perdu tes feuilles, toi ? — Hélas, oui, et je ne reverdirai pas ! — J'ai fait notre petit chemin jusqu'à l'arbre de feu Badinguet, je suis revenu sans m'arrêter à la laiterie, je n'ai vu aucune fille promenant son père, et j'aurais pleuré si je n'avais songé au bonheur de M. Pierron. » (8 mars).

Dans sa solitude forcée, à Arcachon, cependant il lisait, il surveillait le *Figaro*. « Il me représente parfaitement Paris, avec une notable partie du parti conservateur français, » disait-il. Aussi quand il reprend la plume, c'est pour le fustiger. Le directeur, M. de Villemessant, était l'homme aux aguets de l'actualité et du gain. Il se vouait à être l'amuseur du public, et il se faisait payer. C'était l'ordure, mais si artistement quintessenciée qu'elle se rendait presque acceptable. En abaissant les prix d'abonnement, il avait su se faire une clientèle parmi nombre de curés. Ce fait navrant irrite Louis Veuillot, et lui rend toute sa verve acerbe, d'autant que le journal boulevardier déclare que la cause de la mauvaise humeur de l'*Univers*,

c'est que les prêtres ne l'achètent plus : « Un prêtre livré à la lecture du *Figaro*, écrit Veuillot, je crois qu'il est mal disposé à dire son bréviaire. » Et il fait le portrait de M. de Villemessant sous la figure d'Augias :

« Augias, sans être ce qu'on appelle un génie, savait composer des pestes qui charmaient la foule qu'elles rendaient malade, en même temps qu'elles asphyxiaient quiconque prétendait les dissiper. Les commissaires de police en étaient fréquemment séduits et elles assoupissaient d'ordinaire jusqu'aux procureurs du roi. Véritablement cet Augias était un homme puissant et fécond des entrailles, où il avait logé son cerveau, et d'une audace extrême. » (27 mars).

Ce qui l'indignait, c'est que le *Figaro* posait pour être le conservateur et le soutien de l'ordre, et qu'en même temps il pervertissait, il endormait, il affadissait. Aussi à un abonné ecclésiastique qui avait protesté anonymement, le rédacteur en chef de l'*Univers* répondait-il avec humeur : « Quelle erreur d'aller prendre, au lieu de ces feuilles marquées de la croix, ce *Figaro*, où la croix n'apparaît qu'entourée de pasquinades, de ripailles, de frivolités et d'indécences ! Pour *Figaro*, point de Pape captif, point d'évêques prisonniers, point d'Eglise persécutée et martyre. On s'amuse comme en Prusse. Il n'y a que des viveurs et des bacchantes. Est-ce que ni ces absences ni ces présences ne sont sensibles à votre cœur? Rien ne vous manque, rien ne vous choque, la vie et les exercices spirituels de M. de Villemessant sont l'unique rosée dont vos aridités aient besoin tous les jours ! » (1er avril).

C'était d'autant plus juste que le *Figaro* avait ajouté une rubrique de « Petite Correspondance » qui était vraiment scandaleuse. Un prêtre, touché par les raisons et la tristesse que ne cachait point Louis Veuillot, lui écrivait : « J'ai été coupable, et un des plus coupables, ayant entraîné avec moi plusieurs confrères. Je tiens beaucoup à réparer ma faute. »

Une lettre très nette de Mgr Freppel à M. de Villemessant clôtura la campagne.

L'*Univers* reste un journal de principes. Un mercier du faubourg Saint-Germain s'étant vu *par exception* contraint de fermer le dimanche, annonce par avis placardé sur sa porte que cette mesure est prise pour cause de réparations. « Cette affiche, dit une note parue dans le journal, est un défi qui doit engager toutes les mères chrétiennes à ne rien acheter dans ce magasin. » Le *National* pousse le mercier à intenter un procès à l'*Univers,* qui est condamné à 4000 francs de dommages-intérêts. Mais il avait « plaidé pour le principe du dimanche ». Louis Veuillot a repris toute sa maîtrise et le vicomte de Lorgeril lui adresse ce délicat compliment : « On voudrait être malade comme vous l'avez été, si l'on était sûr de trouver, en entrant en convalescence, cette verve inépuisable avec laquelle vous fustigez les lâches et les immondes. » (26 avril).

Les études littéraires le ressaisissent aussi et il écrit des pages lumineuses et fortes sur Chateaubriand à qui l'on érigeait un monument. Cette figure le tentait, inquiète, remuante, artiste, qui s'élève si haut parmi les écrivains, géant au milieu des pygmées. Chez lui, de l'orgueil, de la gloire, de la grandeur, de la pompe, mais rien « de la boutique » ni du comptoir; point de trivialité, de bassesse ou de vénalité. « C'est un homme de condition, un homme de fer », qui a été élevé chez lui et qui est resté lui. Le *Génie du Christianisme* a pu vieillir, mais il fut éclatant et hardi : le nom de son auteur ne périra pas. « On ne voyait rien de dédaigné et d'humilié autant que la croix. Elle apparaissait vaincue, on la croyait et on la voulait morte. Il la releva, l'admira et d'une admiration si sincère et si communicative que, sans l'adorer peut-être lui-même, il la fit adorer. »

Il eût pu être un Père de l'Eglise. Sa vanité l'empêcha d'atteindre et de voir la pleine vérité, il entrevit seulement Dieu et l'Eglise ; et son front en reçut ce rayon qui fait pâlir tous les autres. « Il ne fut qu'homme de lettres, pas autre chose, c'est vrai ; mais, il fut le plus fier, le plus coloré, le plus ample et le plus retentissant... Dieu qui est reconnaissant de ses dons lui fit la grâce de ne l'oublier jamais, pour le préserver des immenses lacunes ou de la stérilité totale qu'on remarque quasi partout autour de lui. »

Un seul moderne « a remonté plus que lui : c'est Joseph de Maistre qu'aucun autre ne dépasse ni peut-être n'atteindra. Il faut le placer à part, parmi les grands hommes, presque parmi les prophètes, mais Chateaubriand est davantage un héros. » (16 septembre 1875).

On a fait beaucoup de travaux sur Chateaubriand depuis quelques années; dans aucun l'on ne retrouve ces idées complètes et qui sont les seules justes, ni ces points de vue, qui sont les seuls vrais.

L. Veuillot venait de publier ces pages où son génie littéraire avait retrouvé toute sa fermeté, quand l'Europe apprit avec horreur l'assassinat de Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur. Sa plume, religieusement émue, traça aussitôt en traits calmes et forts le portrait de ce martyr de la franc-maçonnerie :

« Garcia Moreno osa tenter ce que l'époque estime impossible, et il y parvint. Il fut dans le gouvernement du peuple un homme de Jésus-Christ. Voilà le trait marqué et suprême qui le met hors de pair : homme de Jésus-Christ dans sa vie publique, homme de Dieu. »

C'était aussi l'homme juste et qui jouissait de la confiance universelle : « Généralement là-bas, nous disait un républicain du Midi, les présidents amassent, placent et s'en vont visiter leurs fonds en Europe. On le sait ; ils ne trouvent pas à emprunter. Tout le monde voulait prêter à Garcia Moreno. On avait sa parole. »

Législateur chrétien, général hardi et habile,

bon mais fort, il préparait un peuple jeune qu'il eût rendu puissant. Il fut frappé par derrière, assassiné avec férocité par un misérable qui fut ensuite « écrasé par le peuple et traîné aux gémonies », un homme de la Nouvelle-Grenade, chez qui l'on retrouva « des billets de banque du Pérou, repaire des francs-maçons ».

C'était le 6 août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, Garcia Moreno sortait de l'église voisine où il avait entendu la messe le matin, et rentrait à son travail dans le palais du gouvernement. Il a été tué sur le seuil et rapporté dans l'église, à la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, objet de sa dévotion particulière. Il y est mort après quelques instants. Sa dernière parole a été : *Dios no se muere*. Nous osons dire que Dieu lui devait cette mort.

En ce moment Louis Veuillot achevait une préface pour l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est une histoire assez curieuse. Alexandre Dumas fils avait présenté au public une édition de luxe de *Manon Lescaut,* exécutée par l'éditeur Glady. Celui-ci eut l'idée étrange de faire préfacer une *Imitation* par le même écrivain. Il s'en ouvrit à Louis Veuillot :

— C'est un coup de maître, disait l'éditeur. J'aurais pourtant rêvé encore quelque chose : une traduction nouvelle par un évêque.

— Toujours avec la préface de Dumas ?

— Bien entendu.

— Je n'en connais point d'assez large.

— Tiens !... c'est précisément l'avis de M. Dumas.

— Quel que soit son talent, j'ai le pressentiment que la préface qu'il veut faire ne vaudra rien, ni pour son libraire de luxe, ni pour lui. Ou il se sacrifiera au génie de l'*Imitation,* ou il sacrifiera l'*Imitation* à son propre génie.

Huit jours après, Glady lui demandait de remplacer Dumas : « J'ai fini par accepter à condition qu'il préviendrait Dumas. Dumas a dit : *Tope !* heureux peut-être d'être délivré, et voilà comment je me trouve dans cette nouvelle illustration. »

L'ouvrage parut en décembre ; la préface fut splendide, et il semblait que ce beau talent continuait son magnifique épanouissement, avec des promesses de durée. Mais le puissant polémiste n'avait pu assister au centenaire d'O'Connell où l'avait convoqué en août le lord-maire de Dublin. Il avait dû s'aller reposer et réconforter auprès d'Agnès, aux Roches, près de Clermont. « Un joli bivouac où l'on est très honnêtement heureux, mande-t-il à sa Visitandine. Il me semble que ce petit enclos de raisins, d'abricots, de fraises et de résédas est une barque fleurie dirigée par les vents les plus doux sur les plus paisibles courants qui vont au ciel. » (20 août). De là il se rendit en « son château » de Gesves, en Belgique, chez la comtesse Louise de Limminghe, qui l'accueille avec une bonne grâce discrète, lui assurant le calme et lui laissant pleine liberté. La paix de l'esprit ne lui rend pas la santé physique, et c'est d'une écriture tremblée que le 14 décembre il félicite Agnès qui vient de donner le jour à sa première enfant, la petite Luce. Il ne pourra se rendre aux Roches pour être le parrain de sa petite-fille : « Il faut toujours un peu de chiendent autour des félicités humaines, lui écrit-il. La névrose est toujours là et ne veut pas que j'aille du côté du froid et de la neige. J'ai peu de main et presque pas de jambes. Toute ma vie s'est retirée dans mon cœur tout plein de toi et de ce nouveau Lulu. »

III. — Les événements accélèrent leur marche et la politique en le ressaisissant lui rend encore une partie de sa vigueur. L'Assemblée nationale, après avoir donné à la France une Constitution boiteuse, et faite pour paralyser tous les efforts, toutes les initiatives du chef de l'Etat, songe à se séparer. Mais auparavant elle élit 75 sénateurs inamovibles. Les monarchistes, qui n'ont jamais su s'entendre, sont devenus frères ennemis. Gambetta en profite pour accentuer leurs divisions par des trahisons de bulletins raturés. Les royalistes de la droite en veulent au centre droit qui a fait la République contre eux, et s'allient aux bonapartistes : ils s'excluent ainsi mutuellement. Le centre droit écrasé ne fait élire que trois de ses membres, les légitimistes n'en ont que neuf. Louis Veuillot déplore ces irréparables maladresses et il fait une oraison funèbre amère de cette Assemblée nationale, si riche en talents et en bonnes volontés, mais si pauvre en hommes politiques. C'est une aventure de cinq années pendant lesquelles « le cœur de la France n'a pas battu une fois, si ce n'est peut-être au tour financier de M. Thiers, quand, au prix d'un milliard, il s'en fit offrir quarante ou cinquante par tous les Juifs de la terre...

« Voilà la fin de la Chambre. Elle est morte et nous sommes morts. » (31 décembre 1875).

Il s'agit d'élire maintenant la première Chambre républicaine. L'*Univers* réclame pour la liberté de l'Eglise et de la famille : « C'est la meilleure des politiques. » Le Maréchal lance une proclamation, le 13 janvier 1876, faisant appel à l'Union conservatrice :

« La France sait, dit-il, que je n'ai ni recherché ni désiré le pouvoir dont je suis investi ; mais elle peut compter que je l'exercerai sans faiblesse, et pour remplir jusqu'au bout la mission qui m'est confiée. J'espère que Dieu m'aidera et que le concours de la nation ne me fera pas défaut. »

Louis Veuillot déplore qu'une fois de plus les combinaisons l'emportent sur les principes, il est inquiet de ce glissement du parti conservateur, sans consistance, qui ne songe qu'aux intérêts matériels et qui, éperdu, cherche partout un sauveur de la propriété : « M. Gambetta, écrit-il, commence aujourd'hui d'être le dernier rempart de l'ordre ; ensuite ce sera M. Clemenceau ou M. Floquet, ou quelque autre ; après cela viendra qui pourra. » C'est le résumé amer et prophétique de nos quarante dernières années. Seul M. Albert de Mun affirme avec conviction et hautement que « la foi catholique est dans l'ordre social, aussi bien que dans l'ordre politique, la base nécessaire des lois et des institutions. » Cette profession de foi élevée et franche le fait nommer par les électeurs

de Pontivy, mais on se vengera de lui en « l'enquêtant ».

Au premier tour, sur 436 élections définitives, 300 sont républicaines, et au second tour les gauches comptent encore 56 élus contre 49 conservateurs. M. de Mun, scandaleusement invalidé, sera triomphalement renvoyé à la Chambre.

Le rédacteur en chef de l'*Univers* applaudit à sa réélection vengeresse : « Nous ignorons ce que l'avenir réserve à M. de Mun, écrit-il, mais il est certain que la Providence ne le traite pas comme le premier venu. Il semble qu'elle se prépare à faire quelque chose de lui. »

Dès les premiers jours de la session, M. Waddington, ministre de l'instruction publique, dénonce le jury mixte. M. Spuller, rapporteur du projet de loi pour l'abolition de cette liberté, récemment et si laborieusement conquise, prononce le 3 juin une parole qui est devenue fameuse : « Nous acceptons cette réforme parce que nous voulons aller lentement et sûrement. » A quoi M. Keller riposte en montrant que les radicaux poursuivent au fond « la destruction du catholicisme. »

— Prenez garde ! s'écrie-t-il. L'holocauste de la loi du 12 juillet 1875 ne fera que rendre la passion anticléricale plus exigeante et plus impérieuse !

— C'est une violence, ajoute M. de Mun, contre laquelle les catholiques ne cesseront jamais de protester !

Et son discours produit une impression si profonde que la séance, d'après le *Journal Officiel*, reste « suspendue de fait pendant quelques minutes. »

Mais les plus brillants discours changent rarement les votes arrêtés d'avance. Le projet Waddington fut adopté par 357 voix contre 128.

Les catholiques reprennent alors le mouvement des pétitions et les adressent au Sénat. La Haute Assemblée repousse, le 22 juillet, le projet par 144 voix contre 139. C'est encore Mgr Dupanloup qui a gagné la bataille, par la grande vigueur et l'abondance de preuves vraiment éclatantes qu'il a dû fournir, fait remarquer l'*Univers*.

Repris de sa névrose, Louis Veuillot avait dû repartir à Bordeaux pour y chercher les soins de son cher docteur de Bonneval. La discussion sur la liberté de l'enseignement vint l'y atteindre par ricochet. C'est alors en effet que Jules Ferry lui prêta la célèbre phrase qu'il n'a jamais dite : « Quand les libéraux sont au pouvoir, nous leur demandons la liberté parce que c'est leur principe ; et quand nous sommes au pouvoir, nous la leur refusons parce que c'est le nôtre. »

Cette parole « profonde », c'est Montalembert qui la jeta étourdiment dans le *Correspondant* le 25 avril 1857 dans un moment de dépit. Sa phrase était à l'adresse des catholiques ultramontains. Il leur disait avec sa passion ordinaire : « Personne n'admettra la légitimité de cette théorie cynique, pratiquée et justifiée par vos oracles et qui se réduit à dire : Quand je suis le plus faible, je vous demande la liberté parce que tel est votre principe ; mais quand je suis le plus fort, je vous l'ôte parce que tel est le mien. » Louis Veuillot s'en souvenait parfaitement, mais il n'avait pas le texte sous les yeux : « Elle appartient à Montalembert, répond-il. Je crois pourtant que la tournure était moins lourde et je soupçonne M. Ferry d'y avoir touché... Si le pauvre Montalembert avait su qu'il fournissait des couperets à Jules Ferry, il en aurait eu quelque chagrin. » Et il ajoute mélancoliquement :

J'ai écrit quarante ans, et il ne restera peut-être de moi que cette parole que je n'ai pas prononcée et qui me paraît médiocrement française. J'en serais fâché, si j'étais de ceux qui aspirent à l'Académie, mais je sais m'accommoder des aventures que le temps ménage à mon espèce, et je pense que je finirai par mourir tout de même, quoique chargé d'une phrase de Montalembert plombée par Jules Ferry. Je proteste uniquement pour l'amour de la vérité.

Puis il élève la discussion :

J'observe, dit-il, que je n'ai pas demandé la liberté aux libéraux « au nom de leur principe ». Je l'ai demandée et je la demande parce que c'est mon droit. Et ce droit, je ne le tiens pas d'eux, mais de mon baptême qui m'a fait digne et capable de la liberté. En renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est par là et non autrement que je suis devenu libre ; c'est par là que la société est baptisée et qu'elle a donné à mes pères et me doit cette liberté dont je ne veux user ni contre le prochain ni contre moi-même.

Les « apostats du baptême le sont nécessairement de la liberté. »

Cette philosophie supérieure, ses adversaires n'étaient pas hommes à la comprendre, et ils ne le voulaient pas. Malgré cette protestation ils continuèrent de lui attribuer la phrase de Montalembert. Jules Simon lui-même à la tribune s'en servit, tout en déclarant qu'elle était d'un homme « d'infiniment d'esprit ». — « Nous ne connaissons pas cet homme d'esprit, répliqua Louis Veuillot. Mais nous savons que le propos a été démenti avec toute la raideur désirable et que l'inventeur n'a pas insisté. » (6 juin).

La légende tient toujours. Puissance du mensonge affirmé avec persistance !

IV. — Avant de partir pour Bordeaux il a assisté à la profession religieuse de Luce (14 mai). A travers son bonheur il a senti l'amertume. C'était pour lui la séparation définitive, et, parmi les joies du sacrifice, son pauvre cœur était broyé. « Ah ! que j'étais sous le pressoir ! Mais je voyais ce vin très pur s'échapper de la grappe foulée, et je savais bien que je devais rendre grâce. Je sens que j'y viendrai, que tout est bon, que je serai content. Seulement il n'y a que deux jours. » Il mande cela le 16 mai à Mme Volnys qui, elle aussi, était sous le pressoir. Le 15 juin en effet son fils Alexis Fay lui écrit qu'elle a une santé très précaire, mais avec « un tel désir d'aller à Dieu » qu'elle souhaite un dénouement prochain : « Elle est confiante dans le revoir éternel et vous bénit pour tout le bien que votre foi et votre amitié ont fait à son âme. » Elle s'éteignit le 25 août 1876, après avoir voulu com-

munier encore, presque à l'agonie, pour son cher Veuillot dont c'était la fête.

De Bordeaux il veut retourner à Lourdes pour implorer sinon la guérison, au moins un peu de vigueur encore pour travailler. Car « un homme qui ne peut plus écrire, à quoi est-il bon ? » mande-t-il à Agnès en lui annonçant sa démarche (8 juin). Un instant la tristesse le domine :

— Allons, va, pauvre malade, porter tes os à Lourdes, dit-il.

Mais il reçoit un si cordial accueil, surtout des missionnaires de la Grotte, qu'il se reprend à l'allégresse et à l'espérance. Il ne se lasse point d'admirer « les deux églises très belles, très vivantes, » les processions immenses et recueillies, les bannières de tous les diocèses, de toutes les nations, le Gave « qui a changé de lit », et la vie surnaturelle « ardente et pétillante ». Lourdes lui doit beaucoup : il a franchi autrefois la barricade placée là par une police tatillonne, et il a écrit le premier sur les Apparitions des pages exactes, saisissantes et qui n'ont pas vieilli. Le parfum de Lourdes lui a rendu un peu de sa jeunesse et il s'en revient, la tête pleine d'articles nouveaux, de projets littéraires, de vues élevées sur les événements et sur les hommes. Rentré à Paris il travaille avec sa facilité retrouvée ; mais entre deux études, il se plonge dans la lecture des lettres de sa douce Mathilde et des condoléances affectueuses qu'il a reçues à la mort de ses filles. En les lisant, il pleure ; sa sœur redoute pour lui cet attendrissement et ces émotions, mais elle comprend que dans ces larmes il retrempe son esprit et sa foi.

Il peut en effet reprendre sa plume, et elle reste maîtresse dans tous les sujets. Il juge Shakespeare, « créateur puissant et plein de flammes » ; mais « ce n'est pas une âme. Ce n'est qu'un grand miroir » ; — Jean Richepin qui vient de publier sa *Chanson des gueux :* « Parmi tous ces nouveaux qui se désarticulent et s'exercent à marcher sur la tête, il est, à notre avis, le mieux fait pour marcher sur ses pieds. » Il est séduit par le côté littéraire de ce bohême truculent, et dans ses vers il découvre « un accent, une époque, et comme une température de grandeur » ; — Bismarck et son Kulturkampf : « J'ai le *Credo,* dit-il, j'ai l'Eglise et Dieu, et je suis immortel. Par les yeux de ceux à qui je transmettrai ma foi, je verrai votre chute, et quand vous tomberez, l'Eglise sera vivante. » (19 octobre 1876).

Ses adversaires lui reprochent de prophétiser ; il ne prophétise pas, il voit ; et comme il est placé sur les sommets de la pensée surnaturelle, son regard est plus sûr et porte plus loin.

Le cardinal Antonelli vient de mourir à son poste de Secrétaire d'Etat qu'il a occupé vingt-six ans ; il ne peut se défendre d'un profond respect pour ce ministre de Pie IX « qui n'estimait pas beaucoup les hommes », car dans les princes d'Europe il n'avait guère trouvé que des ennemis, des parjures ou des traîtres ; il avait été écrasé « par les grandes catastrophes, de tout leur poids et de tous leurs pieds parmi lesquels il y en a tant de méchants et tant de sales. » Personne n'avait été comme lui calomnié par d'infâmes libelles, il les lisait et les jetait à ses pieds : « Il était de marbre aux outrages de ce genre. Que lui importait tout cela ? Il vivait sous les yeux de Pie IX. Pie IX était son témoin aussi contre tout cela ! » (7 novembre). « Il a été un Cardinal et un Romain ! » (8 décembre).

Comme il sent que les années lui sont mesurées, il pousse activement la publication de la troisième série des *Mélanges.* Paul Féval, un ami et un converti de fraîche date, les dévore à mesure qu'ils paraissent. Quand le célèbre romancier était sincèrement revenu à la foi, Louis Veuillot lui avait écrit pour l'en féliciter : « Je vais renvoyer ma croix d'honneur, s'écria Paul Féval avec des larmes de joie. Je n'en ai plus besoin, puisque j'ai une lettre de Veuillot ! » Et quand il a lu *Rome pendant le Concile,* il commence, dit-il, à comprendre ce journalisme colossal : « Presque toujours grand, toujours droit, toujours prêt, brave et clair : vous êtes souvent plus que cela, mais je ne vous ai jamais rencontré moins que cela. Personne ne m'a dit ce que vous me dites... » (1er septembre 1876).

Son mal tout à coup vient ressaisir le rédacteur de l'*Univers.* Afin de lui échapper il repart le 15 décembre pour Bordeaux, mais il passe par Poitiers où il fait un court séjour auprès de Mgr Pie, le vieil ami de doctrine et de cœur. Il y retrouve aussi son cher abbé Louis Klingenhoffen, le don Luigi du *Parfum de Rome,* que nous reverrons aux dernières étapes de sa maladie. A Arcachon le temps est traversé d'orages et de grêle : « Le soleil a l'air dépenaillé. On dirait d'un Mac-Mahon qui fait sa dernière concession. » (26 décembre). Il se sent tout désarticulé, et « plein de charnières brisées » (31 décembre) ; mais ses amis de Bordeaux se relaient auprès de lui. Emile Lafon venu le 4 janvier pour une courte visite demeure six semaines. La présence de « ce doux frère de son cœur » le réconforte mieux que les soins du médecin et les brises de la mer. La *Théologie affective* de Louis Bail lui tombe sous la main, et il est émerveillé de ce « vieux livre naïf, en français de Louis XIII, très clair et très ingénu, n'ayant d'ailleurs rien de particulier ni dans les idées, ni dans le style », mais qui est cependant, à son avis, « l'un des plus beaux livres et des plus vrais pour un journaliste de ce temps-ci. »

« C'est du saint Thomas très pur, corroboré de beaucoup d'autres théologiens anciens et nouveaux ; car le maître Louis Bail, sous-pénitencier de Notre-Dame, est fort érudit dans sa profession qui est la première et la plus savante de toutes. Dans l'ensemble c'est un catéchisme, mais animé de tous les mouvements de piété et de zèle que le catéchisme inspire. »

Il se propose d'en écrire un résumé, mais sa main se fait vacillante et les articles commencent à lui coûter. Il publie cependant de belles pages touchant le cinquantenaire épiscopal de Pie IX. Son frère les lui a demandées : « Si je n'ai pas

obéi jusqu'à la mort, je puis dire que j'ai obéi jusqu'à la sueur et même jusqu'aux larmes. » Il montrait la mer, soulevée par la tempête : « Sur une barque en péril, il y a toujours quelqu'un qui voit Dieu » et qui l'implore. Dieu apaise le mauvais vent, « la mer se calme, l'homme pleure, et la croix est debout. Pie IX est cette croix vivante. Il nous parle au milieu de la tempête... » (19 février 1877).

A Paris on trouva cet article si plein de vigueur qu'on rappela l'auteur pour faire le coup de feu.

V. — La Chambre n'avait pas pris son parti de l'échec au Sénat du projet de loi Waddington, elle menaçait nettement l'Eglise. Le cardinal Guibert en avait écrit à M. Dufaure, président du Conseil. Rappelant le mot de M. Thiers : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas », il ajoutait : « Pourquoi a-t-elle déjà deux fois échoué dans notre pays ? Parce que les hommes chargés de la gouverner n'ont pas voulu respecter les croyances religieuses, et n'ont pas su maîtriser les abus de la liberté. » Cette lettre était digne d'un Père de l'Eglise (novembre 1876). Les feuilles radicales l'accueillirent par des insultes grossières.

A la fin de novembre s'ouvrit la discussion sur le budget des cultes. Il passa, mais avec des réductions regrettables par l'esprit mesquin et hostile qu'elles révélaient. M. Dufaure, tombé le 1er décembre sur un incident au Sénat, fut remplacé par M. Jules Simon, l'homme d'un anticléricalisme louvoyant et poli, respectueux de la religion, en parole. Le comte de Chambord, qui surveillait de Goritz cette politique de concessions et d'affaissement, essaya le 1er mars 1877 d'un avertissement au pays. Il dénonçait le découragement comme un grand péril et déclarait : « Je reste inébranlable dans mon droit, et fortement résolu à faire mon devoir lorsque viendra l'heure propice à mon action directe et personnelle. »

Les républicains furent indignés de cette nouvelle proclamation de son « droit ».

A Rome, on venait de forger la loi Mancini, destinée à punir « les abus du clergé », ainsi que « la publication de paroles provocatrices contre le gouvernement italien, de *quelque autorité ecclésiastique* et de quelque lieu qu'elles provinssent. » C'était le Pape qui était visé ; il protesta et demanda aux catholiques de tous les pays d'agir (12 mars). L'*Univers* fit écho à cette parole ; il eût voulu que la question fût portée à la tribune, mais on préféra faire une démarche inutile auprès de M. Decazes, ministre des affaires étrangères. Ce fut Jules Simon qui, encouragé par cette veulerie, prit l'offensive. Le 3 avril il prononça la dissolution du Comité catholique qui ouvrait son Congrès annuel. Le Congrès se transforma en réunion privée et provoqua des pétitionnements, les préfets reçurent l'ordre de les entraver. On sentait approcher l'heure d'une lutte décisive.

Louis Veuillot reprit sa forte plume et montra ce qu'était devenue la liberté du droit commun, « dans ce pays où le conservateur Mac-Mahon, sept ans après l'incendie de Paris et le meurtre des otages, a été forcé de prendre pour ministre un membre de l'Internationale. » Ce membre était M. Jules Simon.

Mais pendant que le Congrès catholique était interdit, toute autorisation était accordée à l'ex-Père Hyacinthe de faire une conférence publique à Paris. Il y convoqua Louis Veuillot. Celui-ci refusa avec dédain : « Je suis son inférieur en lettres, beaux-arts, éloquence, dignités civiles et politiques, tout ce qu'il voudra. Mais en fait de croyances, je m'estime tellement supérieur que je ne peux supporter aucun semblant d'égalité et d'intimité entre nous. Je n'accepte pas et je ne lui rends pas son salut. Je n'allume pas mon cigare à sa pipe. Je ne lui demande pas mon chemin, et, s'il vient chez moi, je le laisse dehors. » (13 avril). Mais il flagelle Jules Simon qui a donné son « visa ».

La Chambre rentre le 1er mai, houleuse et malveillante. Les présidents des trois groupes de gauche, MM. Leblond, Laussédat et de Marcère, déposent une demande d'interpellation sur les menées anticléricales. M. de Mun les prévient :

« Tout nous est imputé comme un crime, déclare-t-il, tout, jusqu'à l'expression de nos sentiments de douleur à la vue des entreprises qui menacent la liberté de l'Eglise, dans la personne de son chef... Dans l'Europe entière, les catholiques ont pu, sans paraître des perturbateurs, répondre à la voix du Souverain Pontife par un cri parti du cœur ; et nous, nous seuls, les catholiques de France, nous n'en avons pas eu le droit ! »

M. Jules Simon affirma de nouveau son respect pour la liberté de l'Eglise, mais aussi sa résolution de lui appliquer les lois de la République. Gambetta, plus brutal, poussa de nouveau son cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Alors M. de Mun posa ce dilemme au ministère : « Quelle est la politique qu'il entend choisir, de celle qu'il exprimait dans ses déclarations d'hier, en parlant de son respect profond pour les catholiques, ou de celle qu'on indiquait tout à l'heure à cette tribune et qu'on résumait par ces mots : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi ! »

Il fallait prendre un parti. Les gauches font une motion, appuyée par Gambetta, invitant le ministère « à user des moyens légaux dont il dispose » pour réprimer « les manifestations ultramontaines », aggravées d'une « agitation antipatriotique ». Jules Simon l'accepte, malgré lui, et elle est votée par 346 voix contre 114.

C'est la guerre déclarée à la religion.

Le Maréchal profondément honnête s'en émeut, le cardinal Guibert proteste, et Pie IX exprime sa tristesse à l'occasion d'une réception de pèlerins français. Mac-Mahon attend une occasion pour poser un acte. Elle se présente aussitôt. Le 15 mai, Jules Simon laisse voter l'abrogation de la loi sur la presse, adoptée deux ans auparavant par l'Assemblée nationale. Alors le Président de la République se plaint à son ministre, par une lettre publique, de l'attitude que celui-ci a prise :

Cette attitude du chef du cabinet fait demander s'il a conservé sur la Chambre l'influence nécessaire pour faire prévaloir ses vues.

Une explication à cet égard est indispensable : car si je ne suis pas responsable comme vous envers le Parlement, j'ai une responsabilité envers la France dont aujourd'hui, plus que jamais, je dois me préoccuper.

Au reçu de cette lettre, Jules Simon porte sa démission au Maréchal ; la Chambre affirme « la prépondérance des pouvoirs parlementaires » ; Mac-Mahon appelle au pouvoir le duc de Broglie et, suivant son droit, proroge la Chambre pour un mois.

C'est le Seize Mai.

La Chambre se réunit le 16 juin, et pendant cinq heures ce sont des invectives outrancières. M. de Fourtou clôt le débat par ces mots : « Nous n'avons pas votre confiance, vous n'aurez pas la nôtre. Nous sommes la France de 89, armée contre la France de 93 ! » Comme Jules Ferry parlait beaucoup de l'épée du Maréchal : « Une épée ! interrompit Paul de Cassagnac, le Maréchal porte un bâton ! » Le mot fit fortune.

Le 22 juin le Sénat vote la dissolution de la Chambre par 149 voix contre 130. Les 363 députés qui se sont ralliés à Gambetta commencent alors à travers le pays la campagne de résistance.

M. Thiers mourut subitement pendant cette période d'agitation, le 3 septembre, à Saint-Germain. On trouva un testament, écrit depuis sa retraite, où il déclarait être « revenu aux sentiments religieux qui sont la base de toute société organisée. »

Dans ma longue carrière si agitée et si remplie, ajoutait-il, j'ai pu oublier l'idée de Dieu, mais ma conscience a toujours eu soin de réparer les défaillances de ma mémoire.

Je mourrai croyant en un Dieu un et éternel, créateur de toutes choses, et dont j'implore la miséricorde pour mon âme immortelle. J'ai été souvent accusé, dans ma vie politique, de traiter les questions religieuses sans le respect qui leur est dû, mais j'ai dû agir en homme d'Etat, et non en homme d'Eglise ; et je jure devant Dieu que j'ai toujours consulté le bien de mon pays.

Cet homme avait commis bien des erreurs, dues à son éducation religieuse incomplète et à son ambition. Lui qui avait appelé Gambetta un « fou furieux » s'était ensuite rattaché à sa politique. Mais il avait loyalement travaillé à la loi de 1850 sur l'enseignement, défendu plusieurs fois éloquemment la cause de Pie IX, visité les cours d'Europe pour les intérêts de la France, et gouverné pendant la Commune. Ses faiblesses ne doivent pas faire oublier son énergie et ses mérites. L'antithèse entre l'homme d'Eglise et l'homme d'Etat ne saurait lui être reprochée, dit Louis Veuillot : « Tant de catholiques instruits et pratiquants s'y sont pris et s'y laisseront prendre encore si souvent ! Hélas ! nous n'avons pas lieu d'être bien fiers ! et il faut se féliciter qu'un homme d'Etat qui, de longues années, et à diverses reprises, et au titre le plus élevé, a dirigé les affaires de France, ait fait une profession de foi formelle en Dieu. »

Puis il rappelle comment il le rencontra à la porte de Notre-Dame de Lorette, conduisant le deuil de sa belle-mère, Mme Dosne : « Comme je le saluais en passant, il me reconnut et m'arrêta pour me dire un mot obligeant. Il pleurait à chaudes larmes. Je l'avais vu de loin dans bien des triomphes : ces larmes sont le meilleur souvenir que j'aie conservé de lui. Dans ce moment-là j'ai vu un homme, je lui ai vu un cœur. Les pompes tristes et menteuses qui ont suivi sa mort n'effaceront pas ce souvenir. Pour moi, ces larmes défendent encore son âme immortelle. Elles brillent à travers les odieuses fumées qu'élèvent les oraisons funèbres : elles me laissent espérer que Dieu aura pitié du grand ignorant qui fut toute sa vie gâté du succès, et plus tristement épargné du malheur. Je l'ai vu pleurer aux portes d'une église... » (15 septembre 1877).

L'Eglise bénit son cercueil.

Les élections étaient fixées au 14 octobre. Mac-Mahon lança un appel au pays : « Mon gouvernement, dit-il aux électeurs, vous désignera, parmi les candidats, ceux qui pourront seuls s'autoriser de mon nom. Des choix favorables à ma politique affirmeront le principe d'autorité ruiné par la démagogie. Pour moi je ne pourrai jamais devenir l'instrument du radicalisme ou abandonner le poste où la Constitution m'a placé. »

C'était une réponse directe au mot de Gambetta : « Il devra se soumettre ou se démettre. »

Il terminait en faisant appel « à l'aide de Dieu ».

La campagne fut menée par les ennemis du Maréchal avec fureur, avec frénésie. Les plus lourdes calomnies furent répandues, criées et acceptées. Pour Gambetta et ses alliés, le parti du Maréchal était « le parti de l'étranger ». Francisque Sarcey engagea les candidats de gauche à dire au paysan : « Veux-tu qu'on envoie ton fils se faire tuer pour remettre le Pape sur le trône ? » Son conseil fut suivi et retourna les électeurs contre le chef de l'Etat. Gambetta tonna contre « le gouvernement des curés », et répéta son cri féroce : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Le peuple, dont l'éducation politique reste à faire, écoute toujours celui qui crie le plus fort et qui le passionne. Nos ennemis ont su trouver des mots sonores et méchants qui soulèvent ses instincts vils, et pénètrent dans son esprit pour y inoculer la haine religieuse et la rage du désordre.

Les ministres manquèrent de crânerie et même de conviction. Ils avaient une peur effroyable d'être appelés cléricaux ; ils se défendirent de l'être et rougirent de ceux qui disposaient de la plus grande influence, des catholiques, de leurs meilleures troupes. Celles-ci, mal soutenues, désavouées, manquant de confiance et d'enthousiasme, combattirent avec moins d'élan. Elles se savaient mal dirigées, elles luttèrent par conscience, mais sans affection et sans espoir. « Je viens de voter, écrit Louis Veuillot à Mme d'Esgrigny. Messe entendue, prenant mon courage à deux mains, j'ai voté pour ces pleutres qui se vantent de n'être pas cléricaux. Que Dieu me pardonne et que cet affreux

papier leur serve de poison ! Mais je rage. » (14 octobre 1877).

Dès le premier tour on compta 516 résultats définitifs ; les républicains enlevaient 317 sièges.

Le résultat des élections, écrit-il le lendemain, découragerait l'espérance même... Ce qui nous désole, ce n'est pas d'être à deux doigts de notre perte ; nous voyons depuis longtemps que le suffrage universel nous conduit à l'abîme, et nous savons que nous n'y échapperons pas. Nous ne souffrons pas de la défaite, nous souffrons de la honte. Nous avons accepté des conducteurs qui ont rougi de nous et qui ont multiplié leurs hautains et misérables désaveux. Pour rester fiers, nous n'avions qu'à rester plus sévèrement et plus hautement dans notre vieille voie. Nous avons cru devoir accorder notre concours à des gens qui craignaient de se compromettre en l'acceptant, et cette politique, qui nous offensait, en même temps méritait de se perdre... Nous obstiner à prendre pour chrétiens ceux qui, l'étant en effet, s'obstinent à nier par leurs paroles publiques ce que prouveraient à peu près leurs actes, c'est une duperie...

Le président du Conseil, M. de Broglie, se présenta avec courage devant la Chambre, le 14 novembre ; mais il dut démissionner. Le Maréchal le remplace le 24 novembre par le général de Rochebouët, qui ne peut tenir, puis il fait appel à M. Dufaure. Ainsi le Seize-Mai avait avorté misérablement parce qu'il avait été mal dirigé par des hommes sans principes, qui ne savaient pas vouloir, catholiques qui n'osaient point paraître catholiques.

M. Dufaure imposa ses conditions. C'était un honnête homme, mais que ses préjugés portaient toujours à gauche, et qui fortifia de son incontestable autorité les doctrinaires de gauche. Ceux-ci se servirent de lui, prêts à le briser s'il s'écartait de leur voie, qui conduisait lentement mais sûrement au laïcisme et à la Séparation. « M. de Bismark, écrit Louis Veuillot, a gagné aujourd'hui sa principale victoire, la plus grande et la plus complète qu'il remportera jamais. Les autres n'ont été que le triomphe de ses armes : celle-ci est le triomphe de sa politique... Heureux ceux qui voudront mourir catholiques ! Ils mourront français ! » (14 décembre 1877).

VI. — L'année 1878 s'ouvrit par la mort de Victor-Emmanuel (8 janvier). Il n'avait que cinquante-huit ans. Très ambitieux, dénué de scrupules, dominé par Cavour qu'il honorait et par Garibaldi qu'il craignait, il voulait aller à Rome, et il y entra par la brèche de la Porta Pia. Mais au milieu de ses triomphes dus au parjure ou à la lâcheté, il gardait un fond de foi qui lui venait des saints de la famille de Savoie, et qu'il ne voulut pas éteindre. Il sollicita du Pape avant de mourir le suprême pardon et dans sa magnanimité Pie IX, son prisonnier, le lui accorda gracieusement. Louis Veuillot se réjouit de ce que « la clémence de Dieu, par un mystère insondable, l'a visité » sur son lit de mort, au Quirinal qu'il n'osait habiter, et trace en deux lignes son oraison funèbre : « Il a été politique habile, mais médiocre ; soldat valeureux, mais battu ; homme vigoureux, mais fragile et de mauvaises mœurs ; roi de libre humeur et de triste destinée. »

Un mois plus tard, le 7 février, Pie IX à son tour descendait dans la tombe. Pour Louis Veuillot, ce fut un chagrin personnel, car Pie IX était l'ami de cœur, qui l'avait constamment soutenu, éclairé, aimé. Aussi il le pleure en même temps qu'il le glorifie dans une suite d'articles où sa foi lui a rendu tout son génie. Le jour des funérailles, la Chambre des Députés a levé la séance pour rendre hommage à la majestueuse figure du grand Pontife qui fut aussi l'ami de la France. Il s'en réjouit, et, recueillant ses souvenirs, il retrace son action dans le monde, avec l'histoire de ses luttes, de ses tristesses, de ses malheurs : « Que la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel ! L'Eglise est veuve, le peuple viril est orphelin, le Pape est mort ! C'était le seul homme qui restât sur la terre, livrée à ses propres ténèbres, qui menacent d'être les plus épaisses où elle ait roulé depuis longtemps. On peut dire aujourd'hui qu'il n'y a plus d'astres à éteindre, plus rien à mourir !... »

Mais il a foi dans l'avenir de l'Eglise. Il a aimé et fait aimer Pie IX, il estime heureux ceux qui ont vécu sous son pontificat, toutefois l'Eglise ne meurt pas, même avec ses plus grands chefs. Il ne peut aller lui-même à Rome, alors il y envoie son frère Eugène pour saluer le nouveau successeur de Saint Pierre. Quand il apprend l'élection du cardinal Pecci, sous le nom de Léon XIII, il écrit dans l'*Univers,* magnifiquement enguirlandé : « Il y a quelques jours, le Pape était mort ! Réjouissons-nous, le Pape est vivant ! Dans la monarchie pontificale la mort apparaît souvent, mais pour apporter une apparence plus parfaite de la perpétuité de la force et de la vie. Il le faut ainsi, pour que la Papauté soit toujours jeune, sans cesser d'être antique ; et le Pape toujours vieux, sans avoir sujet d'appréhender de périr tout entier, à la façon des autres humains... En nos temps qui semblent s'efforcer de remplir tous les abîmes, Pie IX les a pour ainsi dire percés de chemins de lumière. Là où Pie IX a dû s'arrêter, Léon XIII passera... » (21 février).

Le 23 février, le nouveau Pontife daigna recevoir Eugène Veuillot et fit l'éloge de l'*Univers* : « C'est un vrai journal catholique, dit-il. Je le lis, j'apprécie ses services, je vous encourage à la persévérance et je vous donne les bénédictions que vous demandez. Mais dites-moi, comment va Louis Veuillot, votre frère ? J'ai appris qu'il était malade.

— Il va bien maintenant, Très Saint Père, et se propose de venir prochainement recevoir la bénédiction de Votre Sainteté.

— Très bien ! Je le verrai avec satisfaction. »

Et au départ il donna une bénédiction spéciale au grand écrivain catholique. Celui-ci s'empressa d'aller la recevoir lui-même, et le 3 mai, il était avec sa sœur Elise aux pieds de Léon XIII :

— Ah ! Monsieur Veuillot, s'écria le Pontife, je suis bien heureux de vous voir. Il y a longtemps que je désirais vous voir, mais je venais peu à Rome,

et quand j'y venais, vous n'y étiez pas. Vous avez rendu et vous rendez de grands services à l'Eglise. L'*Univers,* que je lis, est tout au service de l'Eglise.

— Absolument, Très Saint Père, il n'a point fait autre chose, il ne veut pas faire autre chose.

— Je le sais. La presse religieuse est une nécessité absolue. L'Eglise, tous les jours attaquée, doit être tous les jours défendue. C'est l'*Univers* qui est la presse religieuse.

— Très Saint Père, tous les journaux religieux sont dévoués à l'Eglise.

— *Si, Si,* le *Monde*, l'*Union* ont bonne volonté et sont bons. La *Défense* elle-même a parfois de bons articles. Mais l'*Univers* tient la tête...

Alors Louis Veuillot lui remit « le don de joyeux avènement », — 74.000 francs, dont 10.000 lui avaient été donnés par Pie IX lors de la suppression de l'*Univers* et étaient demeurés inutilisés. Le Pape ravi, et de cette aumône princière, et de ce désintéressement, bénit « de tout son cœur » tous les souscripteurs, et voulut que cela fût dit dans l'*Univers.* Ses paroles respiraient une tendresse profonde. Aussi le lendemain il s'informait près de Mgr Mercurelli : — « Ont-ils été contents ? — Enchantés, Très Saint Père — Et moi aussi ! J'ai toujours beaucoup aimé M. Veuillot, non pas seulement à cause de son grand talent, mais parce qu'il a toujours été un vrai chrétien, un vrai serviteur de l'Eglise. »

L'audience fit sensation. Le polémiste catholique venait de recevoir la récompense de quarante années de dur labeur où il avait constamment combattu pour la vérité. « Il était, écrit sa sœur, ému et bouleversé d'une tendresse, hélas ! je dois dire d'une reconnaissance, qui froissent son humilité. » Car il se disait en lui-même et en toute sincérité qu'il n'avait fait que son devoir après tout, et qu'il en était trop payé.

Il revint à Paris content, animé d'une nouvelle vigueur dont il fit preuve dans une campagne à propos du centenaire de la mort de Voltaire. Il fit écho à Mgr Dupanloup [1] qui usait en des articles retentissants « les derniers restes d'une ardeur qui s'éteint » : « Voltaire a été enfoncé, conclut-il, il est écrasé. » (8 juin 1878).

Il n'avait pas opéré sa réconciliation avec l'évêque d'Orléans, mais en 1876 il avait décliné la lutte, quand parut la brochure de Mgr Pelletier : *Mgr Dupanloup, épisode de l'histoire contemporaine.* Il ne consentit point à la reprendre. Le livre de Mgr Bougaud, *Le grand péril de l'Eglise de France*, lui déplut. Il y releva « un titre faux et même incorrect », ainsi qu'un « chapitre d'une touche un peu roide » : « C'est une digression sur le dommage moral que peut causer au clergé l'habitude de lire un journal catholique. » Mgr Bougaud dénonçait le déclin des vocations ecclésiastiques, et son cri d'alarme fit pousser par les impies un cri de victoire. Alors Mgr Dupanloup mourut subitement, le 11 octobre 1878, au château de La Combe, chez son ami M. Du Boys. Le polémiste avait écrit neuf ans auparavant à M^lle^ Charlotte de Grammont : « Il m'ennuie par la réflexion que je fais sans cesse, que s'il vient à mourir le premier, j'aurais bien de la peine à écrire un article nécrologique qui contente tout le monde et mon père. » Il l'écrivit. La page est sévère.

Il reconnaît en lui « beaucoup d'activité, des mœurs très intègres », de la « constance et du courage à défendre sur certains points l'honneur de l'Eglise », mais non « le titre d'évêque modèle. » « Contestable comme docteur, il ne le fut pas moins comme écrivain.

« Il parut avec un certain éclat sur tous les chemins de la renommée, à la tribune, à l'Académie, dans la chaire, dans les journaux même, au Concile où il prit regrettablement le rôle de chef de parti. Après le Concile, sa soumission, qui l'honore, eut le malheur de ne venir que tardivement. On l'espérait plus prompte de sa grande renommée. En somme, il ne fut, dans la vie, qu'un de ces passants remarquables qui n'arrivent pas. »

Le trait était juste, mais dur, et souleva de nouvelles colères. « Un chrétien » du *Figaro* y répondit par des injures. Le terrible polémiste s'adoucit, et, montrant le grand évêque reposant dans sa cathédrale, il écrivit :

« S'il pouvait parler à ses contradicteurs, que dirait-il maintenant? Nous croyons l'entendre. Il leur adresserait le salut des évêques : *Pax vobis!* Et du fond de leur cœur, ils répondraient comme tous les chrétiens : *Pax tecum !* Nous n'avons voulu combattre que pour la paix. L'heure de la paix entre nous est venue [1]...

« La vérité est quelque part. Il faut la chercher laborieusement, la reconnaître fidèlement, la défendre à tout prix. Ni désirs de paix, ni menaces de guerre ne nous dispensent de nos devoirs envers la vérité ! »

VII. — Puis cette main, qui avait tracé tant de pages harmonieuses et énergiques, suaves et fortes, s'arrêta. Elle n'allait plus. Le 22 avril précédent, « fatiguée et tremblante », elle avait eu la force encore de rédiger sur « du papier de Pie IX » le testament du grand écrivain et du grand chrétien. Il déclare que dans toute sa vie, il n'a été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose, « c'est d'avoir eu l'honneur ou au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire obéissant aux lois de l'Eglise. »

Il rend ensuite hommage à sa sœur : « Que Dieu soit béni de m'avoir donné cette sœur ! » à son frère Eugène : « Son activité et son intelligence ont fait presque tout mon bien » ; et il demande pardon à tous ceux qu'il a pu offenser. Il a combattu beaucoup d'hommes, il n'en a « haï aucun

[1] Voir *Ami* 1908, p. 566 et suiv.

[1] « Quelqu'un parlait un jour à Mgr Dupanloup des malentendus qui avaient existé entre Louis Veuillot et lui : — Mon ami, fit l'évêque souriant, quand nous aurons passé quelque temps ensemble au purgatoire, nous nous aimerons beaucoup. » (Mgr Touchet, *Œuvres*, t. II, Allocution prononcée au mariage de M. François Veuillot).

sciemment et volontairement. » Il pardonne « à tous et à tout sans exception. » — « Aujourd'hui je n'ai plus l'ombre d'un ressentiment personnel. » Que Dieu « bénisse ceux qui ont eu la grande charité de l'aimer, d'avoir pitié de lui et de ne point le haïr, soit à cause de sa personne, soit à cause de ses écrits. » Il a voulu « les amener tous à la vérité, c'est-à-dire à Dieu. »

Qu'ils soient bénis de moi comme ils le seront de Dieu tous ceux qui m'ont été secourables par leurs exemples. Je me contente de nommer Montalembert et Lacordaire, qui m'ont parfois jugé défavorablement et amèrement, et qui, en cela, n'ont pas été pour moi ce que j'ai voulu être pour eux. Je crois qu'ils n'ont rien eu à me reprocher avec justice, et Dieu me semble avoir voulu que leur erreur n'ait pu me nuire en rien. Je les ai aimés, surtout Montalembert. La paix sur eux, la paix sur moi ! Si mes écrits subsistent, et s'ils font après moi quelque bien, je désire que ce bien leur soit compté.

Il pardonnait de même à Mgr Dupanloup qui avait travaillé avec acharnement à faire tomber l'*Univers :* « J'ai pu le traiter durement, écrit-il à Gabriel de Chaulnes, il m'y poussait. Il m'a rendu au large mes duretés ; je ne l'ai point calomnié, à quoi il s'est laissé aller. Je lui pardonne tout de bon cœur et à ses suivants de même. » (Novembre 1878).

Désormais ses doigts impuissants se crispent sur la plume, et l'expression devient rebelle : « J'ai la tête aussi chargée d'idées qu'un pommier l'est de fleurs au printemps, dit-il à son frère, mais, la force de les exprimer, je ne l'ai plus. Si je veux écrire, ma pauvre main refuse le service ; si je veux dicter, ma voix s'embarrasse et s'éteint. Je dois me taire, et ce sera bon pour moi si je sais en profiter. »

La passion des vers le ressaisit un instant et il publie ses *Œuvres poétiques.* Il voudrait achever *Cara,* un poème commencé en 1863, un de ses « livres rêvés » dont il ne laissera que de brillants morceaux épars ; écrire les *Choses de la vie,* pour expliquer que « la grande chose des choses de la vie, c'est toujours l'innocence ». « Sénèque a dit : La *liberté* c'est l'innocence ». Mais les feuillets qu'il aimait à illustrer de sa fière et noble écriture demeurent couverts seulement de quelques lignes convulsées, puis ils restent blancs. A peine s'il pourra jeter sur une page quelques parcelles de sa pensée avec un morceau de son cœur à la mort du cardinal Pie.

Dès la fin de 1879 il donne sa démission de rédacteur en chef de l'*Univers,* à qui il a consacré quarante ans de sa vie. Il y a trouvé sa joie, son repos, son labeur utile et heureux. Mais « le travail se refuse et l'heure est venue » : « Je suis un vieil ouvrier. Je suis entré à l'*Univers* en 1838, venant de Rome où j'avais trouvé Dieu, et embrassé l'Eglise et changé ma vie. Je fis alors mon premier serment. Grégoire XVI le reçut. Je n'en ai pas fait d'autre, et je n'ai pas manqué à celui-là. »

Alors commence pour lui la grande épreuve, celle du silence et de l'inaction forcée. La plus tendre des affections s'applique à le distraire de ce chagrin et à lui rendre un peu d'espérance. Elle le promène aux eaux de Manheim et jusqu'en Espagne où partout sa présence suscite d'ardentes sympathies. Il retrouve parfois en de brèves conversations tout son entrain et tout son élan, mais cet éclat passe et ressemble aux derniers jets de flamme d'une lampe dont la lumière tombe. Un jour de la fin de mars 1883, comme il est désormais « immobile et muet dans son grand fauteuil au coin de la cheminée, » son frère lui dit en le quittant : « Je vais au journal ! » — « Tu vas au journal, reprend Louis Veuillot, et moi je n'y vais plus ! » Jusqu'à la fin sa sollicitude silencieuse et profonde est pour la presse qui a été l'œuvre de sa vie. Aller au journal ! c'est aller au travail, au combat ! Et comme il sent qu'il n'ira plus, des larmes jaillissent de ses yeux.

Dix jours après, le samedi 7 avril, entouré des rédacteurs de l'*Univers,* des religieuses dont il a été le bienfaiteur, des Frères de St-Camille de Lellis, de ses serviteurs, de tous les siens, sauf de ses filles prévenues trop tard, il rendait doucement le dernier soupir, après avoir reçu par dépêche la bénédiction du Saint-Père.

Le récit de sa mort fait par François Veuillot, son neveu, qui alors n'était qu'un enfant, mais qui le vit sur sa couche funèbre, grave, imposant, dans sa majestueuse sérénité, avec son grand front marmoréen, ses lèvres calmes qui semblaient encore murmurer une suprême prière, est singulièrement émouvant dans la simplicité chrétienne d'une plume elle-même émue et toute filiale. Il a dignement continué l'œuvre d'Eugène Veuillot, et ensemble ils ont élevé au grand écrivain catholique un monument de bronze sur lequel la critique n'aura aucune prise. Les faits sont retracés avec exactitude. C'est un frère, c'est un neveu qui parlent, mais François Veuillot surtout ne laisse voir aucune passion. Sans doute on sent la sympathie et la fierté familiales, mais ils n'entendent point cacher les côtés faibles ni les vivacités du héros. L'impression qu'on garde du livre est une impression de sincérité. Louis Veuillot ne s'est jamais démenti dans sa vie. Du jour où il s'est converti, il est convaincu et il agit en homme convaincu. Dans ses livres circulent la lumière, la joie, la force, la santé morale, parce que son âme est inondée d'allégresses et de clartés. Il fait comprendre l'Eglise, aimer le Pape, éclater la vérité, et tel de ses ouvrages n'est qu'une suite d'enchantements qu'on pourrait appeler les enchantements de la vie chrétienne. Jules Lemaître déclare « qu'aux heures douloureuses il y eut en lui de la sainteté » et le mot n'est qu'exact. Dans *Çà et là,* dans le *Parfum de Rome,* dans les *Historiettes* on rencontre, on touche la sainteté. Avec cela, « il possédait, dit Paul Bourget, une perception instinctive et comme infaillible de la valeur exacte des mots. » Chrétien admirable, écrivain varié, vivant, parlant une langue savoureuse, chaude, lumi-

neuse, toujours française, doué d'un magnifique esprit, d'un grand cœur, d'une foi communicative, beaucoup lui doivent la grâce de la conversion, un plus grand nombre encore les clartés qui leur ont fait connaître et aimer l'Eglise. Son souvenir de marbre qui s'élève dans la basilique même de Montmartre glorifie son amour du Sacré Cœur, de l'Eglise, de la vérité, son ardent apostolat, — le grand chrétien qu'il fut, ce qui faisait surtout sa fierté [1].

FIN

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Histoire littéraire du sentiment religieux en France *depuis la fin des Guerres de religion jusqu'à nos jours,* par Henri Bremond. — 2 vol. gr. in-8 de xxiv-552 et 614 p., à 8 f. l'un. — Paris, Bloud.

Titre à expliquer d'abord. Par « sentiment religieux », entendre exclusivement ce qu'il a été chez les catholiques. Rien donc du sentiment religieux chez nos hétérodoxes de France, sinon à l'heure tardive où ils interviennent directement dans l'histoire de nos mystiques, — ni en Angleterre, où l'influence de nos auteurs et notamment de S. François de Sales s'est fait sentir cependant et a déterminé, chez les anglicans de la première moitié du xvii[e] siècle, un courant qui a pu être qualifié précurseur (lointain) du mouvement d'Oxford. On sait que quand S. François de Sales s'est vu offrir en 1619 par le cardinal de Retz (le premier) la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ce qui a fait pencher un temps son âme du côté de l'acceptation, c'est qu'il entrevoyait là une chance de succès pour un voyage en Angleterre où il comptait travailler à la conversion du roi Jacques I[er].

De plus, ce n'est pas une histoire proprement dite et complète du sentiment religieux : ce n'en est que l'histoire « littéraire ». On ne puise donc, pour l'écrire, qu'aux sources littéraires, aux livres imprimés. Même avec cette restriction, comme le sujet reste immense ! Livres de piété, essais de philosophie dévote, de morale, d'ascétisme, biographies, poésies chrétiennes, romans chrétiens, sermons : quel catalogue interminable ! Evidemment ces sources ne sont pas toutes d'un débit également authentique : il y a une critique à exercer ici. Quand on lit S. François de Sales, par exemple, ou les grands spirituels, on peut y aller les yeux fermés : pas une ligne d'eux qui ne rende un son d'une absolue sincérité, qui ne doive compter comme un témoignage où rien n'est forcé. On n'en saurait dire autant de la plupart des prédicateurs : certes ils ne sont pas à négliger totalement, mais il faut se défier de leur éloquence.

La sincérité de ces sources est un premier élément de discernement. Un second élément, et décisif, c'est leur influence religieuse. C'est dire assez que ce n'est point d'abord sur des canons esthétiques qu'il faut se régler pour mesurer la part à faire à chacune d'elles dans une histoire comme celle-ci. Le vieux Balzac († 1654), écrivain dévot à ses heures, écrivait certes mieux que la plupart de ses congénères en dévotion ; mais ce n'est pas de lui que la grâce s'est de préférence servi pour agir sur les âmes. Libre à nous de préférer une page des *Elévations sur les mystères* aux cent volumes du P. Binet : ce qui n'empêche pas que ce jésuite a exercé sur le sentiment religieux de son siècle une influence beaucoup plus étendue et plus efficace que ne fut celle de Bossuet. Le P. Binet est oublié aujourd'hui, soit ; mais la décision de la postérité ne change pas la réalité de l'histoire. Et la réalité, c'est ce que je viens de dire. Le point de vue esthétique trouve son légitime usage en littérature, pour la formation du goût de la jeunesse. En histoire, c'est autre chose. L'esthétique de la Bible importe peu à l'histoire du sentiment religieux chez les Juifs ou chez les chrétiens. Les Saints, les grands spirituels, eux non plus, n'ont pas écrit pour écrire : chaque ligne d'eux est un acte (comme le disait Brunetière de Bossuet). La littérature qui mérite vraiment le nom de dévote n'est pas platonique : elle ne s'adresse à l'imagination et à l'intelligence que pour remuer la volonté. Un livre dévot a, dans l'histoire intime de la communauté chrétienne, une répercussion qui varie naturellement avec son succès et sa diffusion. Il ne peut être question, évidemment, de passer en revue la multitude des livres dévots qui ont paru au cours d'un siècle : on retiendra les principaux seulement, ceux qui ont déterminé un courant ou qui y ont été mêlés d'une façon saillante, — c'est-à-dire 1° « tout dévot ou saint personnage qui, soit par ses livres, soit par le rayonnement de sa vertu, aura exercé de son vivant une influence notable, et en qui, par suite, se sera pour ainsi dire incarné l'un des aspects du *génie religieux* de cette époque » (quel que soit d'ailleurs l'oubli plus ou moins total où il a pu tomber ensuite), — et 2° « tout personnage, plus ou moins éclatant, qui aura ou préparé, ou secondé, ou continué l'action de ces maîtres de l'heure, — et aussi, l'excentrique, l'indépendant qui, d'une manière appréciable, aura combattu ou modifié cette action. »

M. Bremond intitule son tome I : *L'Humanisme dévot* (1580-1660). Titre un peu énigmatique et qui met presque en garde dès l'abord. Humanisme, c'est un mot auquel s'attache je ne sais quel relent fâcheux, depuis la Renaissance. Il y a eu, au temps de la Renaissance, un humanisme si proprement naturaliste, exclusif de tout surnaturel, exclusif même parfois (chez un trop grand nombre de ses représentants) de toute morale et allant renouer, par delà des siècles de civilisation chrétienne, les pires traditions païennes d'Epicure et de Lucrèce ! Il y a bien eu aussi, dès l'aube de la Renaissance, un humanisme chrétien, mais resté trop spéculatif, trop aristocratique. L'humanisme dévot, comme l'appelle M. Bremond, celui qui s'est développé en France dans la première moitié du xvii[e] siècle, c'est-à-dire au siècle de Richelieu, a été vraiment pratique, et vraiment populaire. Il y a là une efflorescence incomparablement féconde de littérature pieuse que nous avions perdue de vue, que M. Bremond vient d'exhumer, et qui est un des chapitres les plus attachants de l'histoire du sentiment religieux chez nous.

Car, le xvii[e] siècle, ce n'est pas seulement le siècle proprement dit de Louis XIV, la seconde moitié du siècle, ce qu'on est convenu d'appeler « le grand siècle. » Il y a eu aussi, d'abord, le siècle de Henri IV et de Louis XIII. Et ce sont deux moitiés de siècle fort dissemblables ; ce sont vraiment deux « siècles ». En litté-

[1] Sur Louis Veuillot, on lira sa *Vie* par Eugène et François Veuillot, 4 vol. in-8 à 7 f. 50, Paris, Lethielleux ; — les 3 vol. de l'abbé Cerceau sur *L'esprit de foi de L. Veuillot,* in-12 à 3 f. 50 le vol., ibid. ; — les 2 vol. de la collection in-8 à 2 f. de la Bonne Presse (Paris, 5, rue Bayard), *Louis Veuillot,* par Fr. Veuillot, et *Louis Veuillot à Rome,* par D. Roland-Gosselin. — Voir aussi le *Veuillot* de Louis Dimier, in-12, 3 f. 50, Paris, Nouv. Libr. nationale ; et Jules Lemaître, 6[e] Série des *Contemporains* (Lecène et Oudin, édit.).
La plupart des œuvres de L. Veuillot sont en vente chez Lethielleux. Nous souhaitons que les événements permettent bientôt de reprendre et de mener à bonne fin l'édition définitive des *Œuvres complètes* que cette librairie avait annoncée avant la guerre ; car le grand écrivain catholique n'a point vieilli.

rature, dans l'histoire de l'art, il y a longtemps qu'on marque chacun d'eux de ses caractères distinctifs. Il faut en faire autant pour l'histoire du sentiment religieux. En littérature, la majesté du « grand » siècle nous apparaît volontiers sous des traits un peu froids, solennelle, compassée, dominant de très haut et écrasant presque la pauvre humanité. En religion de même, la première moitié du siècle fut tout autrement condescendante à la nature humaine, tout autrement féconde en œuvres de charité que la seconde. La faute en est sans doute à Mazarin, qui a inauguré l'Etatisme niveleur et qui n'a jamais eu le sens social dont étaient pénétrés Louis XIII et Richelieu. Mais le grand responsable, c'est le jansénisme. *La Fréquente Communion* d'Arnauld parut en 1643 (l'année même de la mort de Louis XIII) ; et tout le monde ne fut pas janséniste, certainement. Le jansénisme fut combattu énergiquement par le pouvoir royal, qui pensa un temps en avoir fini avec lui. La mentalité janséniste n'en a pas moins profondément imprégné l'esprit public et donné à quantité de livres de piété de cet âge la teinte austère et sombre qui nous transporte aux antipodes de la foi joyeuse et confiante, de l'élan, de la spontanéité, de la simplicité charmante des écrits de la première moitié du siècle. Ces gens-là, a-t-on dit, voulaient faire de la vie chrétienne « une perpétuelle cérémonie des Cendres ! » Même les jésuites, d'ordinaire plus soucieux de leurs gloires, ont laissé tomber dans l'oubli, alors, leur P. Binet († 1639), un écrivain pieux vraiment de premier mérite (malgré des bizarreries, mais si candides !) et dont l'heureuse influence, au temps de Louis XIII, avait été à nulle autre pareille. Même les plus grands d'entre les orateurs du grand siècle, même un Bossuet et un Bourdaloue (il est vrai que ce que nous lisons sous le nom de Bourdaloue, c'est généralement du vulgaire Bretonneau), quand ils parlent de la nature humaine, du péché originel, de ses suites, c'est sur un ton vraiment lugubre. Ils donnent du *vulneratum in naturalibus* du Concile de Trente une glose qui certainement peut et doit s'entendre en un sens orthodoxe ; mais encore faut-il que cette exégèse soit faite.

Avec les « humanistes dévots » de la première moitié du siècle, nul besoin d'exégèse. Ah ! ceux-là, comme ils aiment la nature humaine ! Comme ils s'écrient, avec Shakespeare et plus haut que Shakespeare : « Que l'humanité est belle ! » Le capucin Laurent de Paris va jusqu'à écrire les litanies de l'homme, de « l'homme contemplé honorable en sa nature ». Le jésuite Le Moyne représente, dans son fameux portrait du *Sauvage*, « les mœurs d'un homme insensible aux affections honnêtes et naturelles » et écrit que les passions « ne peuvent d'elles-mêmes être mauvaises puisqu'elles ont été données par la nature, qui est la meilleure de toutes les mères, et qui n'a jamais fait que de bons présents à ses enfants. » Elles peuvent devenir mauvaises, soit ; mais elles sont bonnes d'abord. Le Moyne parle en honnête homme à d'honnêtes gens. Sans penser à mal, il répète avec le Psalmiste : Que l'homme est une belle chose et que le monde est bien fait ! *Benedicite omnia opera Domini Domino !*

Un autre, un théologien de marque, un spirituel insigne, le jésuite Hayneufve, dira de même :

« Ces pauvres passions, qui avaient été condamnées par les stoïques, en ont appelé aux chrétiens qui, cassant par arrêt la sentence de ces philosophes impertinents, ont déclaré hautement qu'on ne pouvait accuser ces premiers mouvements sans injustice, qu'il n'y avait rien de plus naturel, de plus indifférent, de plus innocent. »

Puisque ces mouvements ne sont que des effets de notre nature, « nous ne saurions les blâmer qu'en blâmant la sagesse de Celui qui nous a faits comme nous sommes... Nos inclinations sont tellement dans la main de notre raison qu'elles ne sauraient faire le moindre mal sans sa permission... Adorons dans notre naturel cette loi éternelle de notre Dieu qui par sa Providence admirable nous l'a départi tout particulièrement pour être glorifié de nous d'une façon particulière... Si nous savions bien nous servir de notre naturel, que nous deviendrions surnaturels !... (Et puisque Dieu veut bien) s'accommoder à notre naturel pour trouver de l'entrée dans nos âmes, n'est-il pas juste que nous nous accommodions à ses volontés, et que, conspirant avec une si grande bonté pour accomplir notre bonheur, nous nous servions de nos inclinations naturelles pour consentir à ses grâces, comme ses grâces et ses inspirations se servent de nos inclinations pour nous attirer et pour nous persuader... »

Elle est pécheresse, cette humanité, oui ; mais elle a été rachetée ! Et la Rédemption lui surajoute infiniment plus de beautés que le péché ne lui a apporté de laideurs ! Le dogme central, pour nos braves spirituels, ce n'est pas le péché originel, c'est la Rédemption. Qui dit Rédemption, dit faute, mais faute bienheureuse, *o felix culpa !* « paroles *(o felix culpa !)* qui, dit l'Oratorien Saint-Pé, contiennent en abrégé le fonds de la religion chrétienne et, sans rien diminuer de la malice du péché, comprennent les avantages inestimables de l'état des chrétiens sous Jésus-Christ, pardessus la condition que devaient avoir les hommes sous Adam, même considéré revêtu de tous les ornements et de tous les privilèges de l'état d'innocence. »

Le jansénisme prétendra plus tard que, plus on élève l'homme, et plus on l'invite à se passer de Dieu. Eux au contraire, nos humanistes, ils disent, avec l'un des auteurs préférés de sainte Thérèse, Ossuna : *Quo major est creatura, eo amplius eget Deo.*

Et cette humanité qu'ils aiment, ce n'est pas un être de raison, ce n'est pas l'abstraction humanité, c'est l'humanité concrète du temps où Dieu les fait vivre. Ils aiment à rappeler que « le bras de Dieu n'est pas raccourci », que l'âge des saints dure encore. Ils ne sont pas encore du temps où l'on ne saura plus que gémir sur la décadence du christianisme.

« Tout ce qui a été fait, écrit hardiment Binet, se peut encore bien faire... L'Eglise est faite comme le ciel qui rouant et roulant sans cesse sur nos têtes... jamais ne nous montre aucune partie qui ne soit luisante et toute semblable à celles qui sont passées devant. *Partem cœli unam qui viderit, viderit totum* (Chrysostome). Ainsi, dans le ciel de l'Eglise on voit passer ce qui est déjà passé, et ce qui viendra après nous sera ce que nous sommes, et jamais il n'y aura nul des rangs de l'Eglise où il n'y ait des saints et de belles étoiles, possible des soleils. »

Un des derniers témoins de cette glorieuse époque, le jésuite Camaret, écrivait (1675) :

« On ne peut démentir ce que l'on voit, qu'il n'y a pas toute la perfection qu'on y pourrait souhaiter. Disons sans déguisement la vérité. Jésus-Christ n'est pas obéi partout avec la fidélité qu'on lui doit. Mais Jésus-Christ ne laisse pas d'y être souverain. Il y a bien de saintes âmes qui lui sont connues et qui le connaissent pour roi. J'ose dire qu'il y en a peu qui ne reviennent à lui dans le fond de leurs cœurs et qui ne reçoivent ses commandements et qui ne lui rendent hommage. Si la fragilité de la volonté humaine, si l'attrait charmant des objets les détournent de l'obéissance, elles s'en condamnent, elles en font pénitence. »

Je viens de m'étendre longuement sur ce premier volume de M. Bremond. C'est qu'il est attachant comme pas un. Il est un chapitre exquis d'histoire littéraire non moins que d'histoire religieuse. Il nous fait mesurer une fois de plus, et avec des précisions nouvelles, la profondeur de la perversion que le jansénisme a exercée sur l'esprit public. Et il renferme la matière d'un exquis traité de spiritualité. Ou plutôt, il est lui-même ce traité, grâce à l'anthologie de citations et d'analyses que M. Bremond a extraites de ses auteurs et qu'il nous présente reliées avec un goût achevé.

Et cependant, ce tome I n'est pour ainsi dire qu'une préface. L'objet propre des trois volumes qui doivent suivre (et dont le tome II seul a paru encore), c'est le

mouvement mystique au $XVII^e$ siècle. Car c'est dans l'étude des seuls mystiques que M. Bremond veut s'enfermer. Du sentiment religieux il ne veut analyser que la forme la plus riche et la plus haute, la mystique. Forme d'ailleurs nécessaire. Nous ne sommes plus au temps où l'on se donnait des airs de regarder la mystique comme une superfétation, presque une maladie. Entre la mystique et l'ascétique il n'y a pas cloison étanche. La mystique est l'efflorescence normale de l'ascétique. Et, si on l'envisage non plus dans une âme individuelle, mais dans un groupement, dans un peuple, dans une époque, c'est de la mystique que la vie ascétique tire sa sève. Si la floraison mystique ne s'épanouissait pas sur les sommets, la vie ascétique serait vite desséchée dans les vallées. Dans un autre ordre d'idées, on constate volontiers une dépendance entre les trois degrés d'enseignement : c'est de l'enseignement supérieur que la lumière rayonne sur le secondaire, qui à son tour éclaire de ses reflets le primaire. De même, et avec une sûreté tout autrement efficace parce que divine (grâce à la Communion des Saints), c'est aux cimes mystiques que s'allume la flamme qui va échauffer ensuite les régions moyennes, la flamme d'amour qui dans une société chrétienne s'épanouira en tout un rayonnement d'œuvres de charité.

Or, dans la première moitié du $XVII^e$ siècle, la vie mystique a circulé en France avec une intensité merveilleuse : partout alors, dans les deux clergés, dans toutes les congrégations de femmes, dans toutes les classes de la société, les mystiques abondent. C'est là le fait capital qui domine tous les autres et vers lequel tous les autres convergent, celui que doit retenir l'histoire.

Et de même que tous les autres mouvements, littéraires ou religieux, celui-ci suit une courbe, qui n'est pas sans doute d'une netteté et d'une rigueur géométriques, mais qui peut se décrire. C'est ou ce sera l'objet des tomes II, III et IV de M. Bremond.

C'est 1° de la fin de la Ligue à la mort de S. François de Sales (1622), une floraison inouïe, et si abondante qu'elle en paraît soudaine, ce que M. Bremond appelle, au titre même de son livre, *l'Invasion mystique,* terme qui peut au premier abord ne pas sembler respectueux mais où M. Bremond n'a voulu voir qu'une expression admirablement caractéristique de l'impétuosité de vie mystique qui fait alors irruption dans les veines religieuses de notre pays : Marie de Valence ; — le P. Coton, confesseur de Henri IV, à la fois homme de cour, diplomate et mystique ; — Ange de Joyeuse, la plus mouvementée des vies, né presque sur les marches du trône, entré chez les capucins quelques jours après la mort de sa femme (1587), puis, comme trois de ses frères venaient de trouver la mort dans la lutte contre les huguenots et qu'il fallait un Joyeuse à la tête de la Ligue, transféré de sa capucinière à l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, sur l'ordre du Pape, et général de la Ligue ; puis, quand la Ligue n'eut plus de raison d'être, derechef frère Ange, derechef à « la vie unitive et extative », réformateur de Montmartre, † 1608 ; — le P. Joseph, l'Eminence grise, dont la publication des Œuvres spirituelles par M. Dedouvres, il y a vingt ans et plus, avait été une révélation ; — Benoît de Canfeld, anglican de naissance, venu en France pour s'initier à la vie catholique, capucin ensuite, et bientôt « le Maître des maîtres eux-mêmes » avec son œuvre maîtresse, *Règle de perfection réduite au seul point de la volonté divine,* qui servira de manuel à deux ou trois générations de mystiques ; — Madame Acarie, dame du monde, qui n'a rien écrit, mais dont l'influence personnelle a été telle que l'on peut dire que, de tous les foyers religieux qui se sont allumés sous le règne de Henri IV, nul n'égale en éclat, en intensité, en rayonnement, l'hôtel Acarie : fondatrice de Carmel et Carmélite ensuite elle-même, vénérée maintenant sous son nom de Carmélite, la Bienheureuse Marie de l'Incarnation ; — les grandes Abbesses réformatrices : Jacqueline de Blémur ; Françoise de Foix ; Marie de Beauvillier et les mystiques de Montmartre (à Montmartre, Marie Granger, une des annonciatrices les plus précises de la dévotion au Sacré Cœur, vers 1630) ; Marguerite d'Arbouze ; etc., etc., pour terminer sur S. François de Sales et sainte Jeanne de Chantal.

C'est ensuite 2°, de la mort de S. François de Sales à l'avènement du gouvernement personnel de Louis XIV, en 1661, un progrès constant, une diffusion et comme une organisation magnifique (ce sera le tome III, ou *la Conquête mystique)* ;

Et 3° enfin, de 1661 à la mort du roi, c'est un déclin rapide que rien n'arrêtera plus (tome IV : *La Retraite des mystiques).*

Je n'ai rien dit du charme de l'exposé de M. Bremond. Il est extraordinaire. Son livre s'est enlevé avec une rapidité inouïe : ce fut une vraie « invasion mystique » dans la librairie française. Je prie Dieu (et de tout mon cœur) que, quand il arrivera à Fénelon (au tome IV), il continue à demeurer très sage et que la ferveur de son culte ne l'aveugle pas sur les errements qui empêchent qu'on ne puisse purement et simplement rattacher Fénelon à la lignée des grands mystiques de l'aube du siècle (au tome I, une ou deux allusions, oh ! si rapides, font ouvrir l'œil, mais pour le laisser vite se clore tranquille). — Et il y a encore la splendeur de l'illustration : une galerie de portraits admirables de ces grands mystiques, d'après les gravures du temps. Mais que n'y a-t-il pas, dans ces deux volumes, de tout ce qui peut charmer en même temps qu'édifier ?

LITURGIE

Q. — 1° L'*Ami*, p. 879, dit qu'un curé, célébrant dans une chapelle rurale située sur le territoire de sa paroisse, devra y dire la messe du Titulaire de son église qui tomberait ce jour-là. Mais cela ne me paraît pas fondé, car le Titulaire n'affecte individuellement qu'une église, et n'étend pas sur les autres églises ou chapelles situées sur le territoire de la paroisse des droits qui n'appartiennent qu'aux Patrons de lieux.

2° Couverture jaune, p. 241, à propos de la question relative aux solennités du Sacré-Cœur, de S. Jean-Baptiste et des SS. Apôtres : est-ce que la liturgie reconnaît le Sacré-Cœur comme *Patron ?* Si oui, sa solennité au dimanche suivant pouvait-elle l'emporter sur la fête de S. Pierre et S. Paul ?

R. — Ad I. Nous serions de l'avis du docte professeur qui nous écrit, s'il s'agissait d'une église ou chapelle avec des droits à part, et solennellement bénite. Mais une chapelle rurale, c'est généralement un oratoire non solennellement bénit, comme on en rencontre dans nos campagnes, bâti le long des chemins ou sur la montagne, et renfermant le plus souvent une statue ou image aimée, soit de la Vierge de Pitié, ou d'un saint. Y a-t-il rien en cela qui ressemble à une église ayant des droits particuliers et différents de l'église paroissiale ? Nous ne le pensons pas, et si la piété des fidèles demandait une messe à dire ce jour-là dans la chapelle rurale, le curé, en acceptant, ne pourrait y célébrer que la messe du Titulaire de son église.

Ad II. On ne devrait pas sans doute appeler *Patron* le Sacré-Cœur ; c'est un nom qui ne convient qu'aux Saints protecteurs d'un pays. Et cependant cela n'empêche pas le peuple, dans le